MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 11 (1972), p. 351-365

Charles Vial

Yaḥyā Ḥaqqī humoriste.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	
9782724711288	*Karnak-Nord XI*	Colin Hope
9782724711622	*BIFAO 126*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

YAḤYĀ ḤAQQĪ HUMORISTE

Charles VIAL

En 1927 Yaḥyā Ḥaqqī, alors âgé d'une vingtaine d'années, consacre un article assez élogieux à Muḥ. Ṭāhir Lāšin dont le premier recueil de nouvelles vient de paraître. Il y écrit notamment :

> « Il se caractérise également — et c'est quelque chose de très important — par un sympathique esprit facétieux ... ce que les Anglais expriment par le mot *humour* » [1].

Puis le temps passe, le critique littéraire devient l'un des écrivains égyptiens de tout premier plan. Dans son pays on dit de lui qu'il est *ḫafīf al-ẓill,* « spirituel ». Aussi le voit-on en 1962 dédier l'un de ses recueils à deux amis journalistes « parce qu'ils portent l'étendard de l'humour dans notre pays et mettent ses habitants de bonne humeur » [2].

Il serait assurément exagéré de considérer uniquement comme un amuseur l'homme qui a écrit des œuvres aussi poignantes que *Qindīl Umm Hāšim, Dimāʾ wa-ṭīn* et maints témoignages de *Ḫallīhā ʿalā Allāh.* Mais nous devons convenir qu'il a le rire facile et nous nous proposons de rechercher comment il réussit à le rendre contagieux.

* * *

Son humour, il l'exerce souvent à ses propres dépens. Avec un clin d'œil malin il se présente à nous — silhouette, habitudes, réactions — et aussitôt nous sommes dans le ton, la connivence s'établit.

Un jour le portier de son immeuble l'arrête dans l'escalier et lui demande s'il ne peut lui donner des habits usagés. Notre homme est abasourdi car le *bawwāb* nubien est un colosse, tandis que lui... :

> « Mes amis — et moi avec eux — me rangent parmi les hommes grands pour

[1] in *Naqd,* 12. — [2] *Fikra.*

AnIsl 11 (1972), p. 351-365 Charles Vial
Yaḥyā Ḥaqqī humoriste.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

me faire plaisir et par pure gentillesse. Mais les autres ont seulement la pudeur de dire que les nains sont plus petits que moi » [1].

Le voilà à Paris et déterminé à se poster près de l'entrée des artistes du Théâtre Sarah-Bernhardt longtemps avant la représentation. Mais pourra-t-il voir arriver Edwige Feuillère, Pierre Blanchard et les autres?

« Avant de partir j'étais persuadé que je serais pressé au milieu d'une foule de fanatiques du théâtre et des stars et j'appréhendais de ne rien voir à cause de ma petite taille et de mes talons trop bas » [2].

Il a participé à un bon nombre de réunions de tous ordres durant sa vie, mais celle-ci est particulièrement farfelue. Une commission formée on ne sait comment débat d'un sujet qui reste mystérieux après plusieurs heures de palabres. Sagement, le président décide de former six sous-commissions :

« . . . Et moi je m'enfonçai peu à peu dans mon fauteuil — c'était facile — au point que je disparus presque sous la table, afin d'échapper au regard du président, de crainte qu'il ne me choisisse comme président ou rapporteur d'une sous-commission » [3].

Alors qu'il se trouve dans un autobus, une femme énorme vient s'asseoir près de lui tandis que son petit garçon s'installe plus loin, sur les genoux de la bonne. Le receveur passe. La femme lui demande une place et demie :

« Au regard qu'il me lança, à moi qui étais coincé près d'elle, je compris qu'il pensait que la demi-place était pour moi » [4].

Bien qu'elles soient fréquentes, les apparitions de ce petit homme ne lassent pas. Brèves esquisses, crayonnages prestes, elles figurent en quelque sorte des estampilles placées au hasard dans des tableaux dont elles garantissent l'authenticité. Yaḥyā Ḥaqqī se montre moins allusif quand il aborde d'autres constantes de son personnage, celles du comportement, où le petit homme n'est plus seul. L'autoportrait devient portrait-robot. Bien des lecteurs pourraient se sentir concernés lorsqu'il entreprend de leur parler de ses manies. Par exemple, il est fumeur et donc

[1] *Fikra*, 87. — [2] *Dam'a*, 101. — [3] *Dam'a*, 68. — [4] *Fikra*, 15.

AnIsl 11 (1972), p. 351-365 Charles Vial
Yaḥyā Ḥaqqī humoriste.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

excelle à présenter la psychologie de ses semblables, à démonter leurs stratagèmes. Chacun d'eux recherche inconsciemment une compensation à cette perpétuelle humiliation que son esclavage lui fait endurer. Aussi, même s'il est à l'abri du besoin et généreux, il ne manquera pas de se comporter en ladre dès qu'il est question de cigarettes. Quelle que soit l'affection qu'il porte à l'ami qu'il rencontre il s'ingéniera soit à fumer à ses crochets, soit à éviter d'avoir à lui présenter son paquet. Si la règle est générale les applications diffèrent.

> « Le fumeur le plus délicieux que je connaisse est un de mes amis. Franc comme l'or, il déteste l'hypocrisie, a horreur d'y aller par quatre chemins. Il a conclu avec moi un *gentlemen's agreement* en vertu duquel il me « tape » d'une cigarette par jour et pas plus. Il la lui faut mais il ne lui en faut pas d'autre. Ainsi nos rencontres ne sont troublées par aucune gêne, aucun calcul, et j'atteste qu'il applique scrupuleusement notre pacte. . . Il me rappelle Muḥammad ʿAlī le jour où, assis en compagnie de son ministre des finances, il lui arracha un poil de barbe. Au bout d'un moment il lui en arracha un autre. L'homme ainsi épilé s'étonna, in petto, du comportement du Pacha, y voyant une nouvelle lubie de son facétieux souverain. Lubie stupide mais inoffensive — pensait-il. Or voici que soudain le Pacha empoigne à pleine main la barbe de notre ministre et la tire violemment. Le malheureux hurle de douleur et Muḥammad ʿAlī lui dit dans un sourire : « C'est comme ça qu'on doit faire rentrer les impôts : un à un » [1].

Yaḥyā Ḥaqqī sait donc, à partir de son expérience personnelle, exercer sur d'autres son sens de l'observation et rappeler opportunément une anecdote savoureuse. Si les lignes qui précèdent nous rappellent la littérature d'*adab* dont il est friand, celles qui suivent, nous ramènent plus précisément à al-Ǧāḥiẓ. L'héroine d'une de ses nouvelles eût pu figurer dans la galerie des *Buḫalā'* si leur auteur s'était intéressé aux fumeurs :

> « N'attendez pas que Sitt Zulayḫa utilise des allumettes pour allumer ses cigarettes. De nos jours pour une qui part bien trois ratent. Aussi dit-elle que ces boîtes sont ensorcelées : selon elle toute consommation régulière, visible à l'œil nu et qu'on ne peut éviter est inspirée par Satan. De même elle a horreur d'entendre la dernière allumette tremblotter dans la boîte — signe de l'imminence d'une nouvelle dépense. Pour ajouter à son tourment toute allumette qui s'enflamme est déjà une allumette perdue.

[1] *Fikra*, 21.

AnIsl 11 (1972), p. 351-365 Charles Vial
Yaḥyā Ḥaqqī humoriste.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

> N'est-elle donc pas bien inspirée d'employer le briquet? Le sien est une espèce de cartouche vide qui, après qu'elle ait cogné dessus deux et trois fois, explose en une flamme haute et folle d'une rouge sang, entourée d'un nuage d'épaisse fumée. Je l'ai souvent mise en garde contre les dangers de cet engin peu sûr : elle pouvait se brûler cheveux et sourcils, mettre le feu à ses vêtements! Mais elle me répondait qu'il lui servait également à éclairer l'escalier quand elle rentrait chez elle » [1].

Notre conteur se reconnaît une autre faiblesse : il est gourmand. En particulier il est parfois tenté de prendre un repas hors de chez lui. Sous le titre : « Où manger aujourd'hui? », il passe en revue les possibilités que Le Caire lui offre quand il veut faire cuisine buissonnière. Finalement aucune formule n'emporte son adhésion : manger sur le pouce c'est faire un marché de dupe car si un sandwich ne coûte pas cher il en faut beaucoup pour être rassasié; les gargotes populaires où l'on trouve des fèves accommodées de diverses façons, auraient sa préférence si elles n'étaient bondées de monde, tristes et sales; les établissements dits moyens servent des portions très chiches et n'offrent guère de choix; tout en haut de l'échelle enfin, que trouve-t-on en dehors des noms ronflants des « spécialités »? Le faste, l'apparat, le personnel nombreux et chamarré se paient très cher :

> « La seule vengeance que je peux tirer de ces restaurants est de fourrer dans ma poche, en douce, les cure-dents que je trouve sur la table » [2].

Nous restons dans le domaine gastronomique et dans celui des expériences désagréables en l'écoutant nous narrer une de ses mésaventures au Ṣaʿīd. Alors inspecteur itinérant de l'Administration Centrale, il se voit un jour contraint par une opération d'arpentage à pique-niquer sur le terrain avec ses hommes. Ceux-ci sont si heureux de l'avoir pour hôte qu'il ne veut pas les décevoir et mange à leur gamelle : pain rassis et oignon cru :

> « J'appris ce jour-là comment se mange l'oignon fort. On le pose par terre et on l'écrase d'un vigoureux coup de poing qui s'abat comme une pierre ou un pilon de mortier. Quand je voulus les imiter ma main se trouva tout endolorie. Qu'à cela ne tienne! Ils l'écrasèrent pour moi et me le présentèrent comme un poulet découpé de leurs mains . . .

[1] *Umm*, 68. — [2] *Fikra*, 25.

AnIsl 11 (1972), p. 351-365 Charles Vial
Yaḥyā Ḥaqqī humoriste.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

> L'odeur d'oignon resta collée à ma bouche, à ma langue, à mon palais jusqu'au lendemain, tandis que mon estomac était en ébullition. Je passai toute la journée de mauvaise humeur, irascible, méchant, contrariant. Si je me trouvais dans un tel état après un seul repas de ce genre, qu'en doit-il être de ceux qui n'ont pas d'autre nourriture la plupart du temps! » [1].

On aura remarqué qu'il se soucie peu de s'attribuer le beau rôle dans cet épisode. Nouveau Candide, il est placé dans des situations impossibles par sa bonté naturelle, sa naïveté. Il ne flatte jamais son propre personnage. Il apparaît même franchement ridicule dans un autre récit — également d'inspiration campagnarde —. Dans un village où ses fonctions l'ont conduit il est écœuré par la saleté de la mosquée et entreprend de convaincre les paysans qu'ils devraient en avoir honte. Pourquoi ne se côtiseraient-ils pas afin de doter de nattes neuves la maison de Dieu après l'avoir nettoyée? Ses auditeurs, gens circonspects et matois, endettés au demeurant, ne sont pas émus par ses belles paroles. Croyant à la vertu de l'exemple, le promoteur au grand cœur remet ostensiblement un *rial* au *ʿumda*. Sa générosité n'est pas suivie. Il en sera pour ses frais [2].

Cet ingénu est incapable de se tenir sur ses gardes. Aussi se fait-il voler sa montre pour la deuxième fois. Il porte plainte, plutôt pour la forme. On le convoque à la Préfecture où on lui demande s'il ne reconnaît pas son voleur parmi les photographies qu'on lui présente :

> « Je me dis en moi-même que si j'étais à la place du chenapan qui enseigne aux enfants comment on devient pick-pocket, je placerais dans la salle de cours les photos des gens dont la distraction est notoire, ceux dont « le casier judiciaire » est bien garni pour avoir été détroussés plus d'une fois, et, dans ce cas, ma photo figurerait en bonne place » [3].

Ses déconvenues d'ordre intellectuel lui sont encore plus pénibles. Lui, qui était un lecteur passionné de littérature russe, il nous apprend dans quelles circonstances il en a été « guéri ». Au temps où il exerce des fonctions diplomatiques en Turquie il découvre que les Russes émigrés sont particulièrement nombreux à Istambul. Apprenant que l'un de ses amis égyptiens a pour maîtresse une femme du nom de Natacha, il se prend à rêver et n'a de cesse qu'il lui soit présenté.

[1] *Ḥallīhā*, 121. — [2] *Umm*, 137-147. — [3] *Damʿa*, 72.

AnIsl 11 (1972), p. 351-365 Charles Vial
Yaḥyā Ḥaqqī humoriste.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Las! C'est une grosse mégère négligée qui vit dans un sous-sol à l'odeur nauséabonde :

> « ... mélange de sueur, d'haleine fétide et de friture ... et quand je la vis rabattre le pan du dessus de lit pour cacher le pot de chambre je compris quelles étaient les autres composantes de l'odeur » [1].

Cette trivialité a de quoi choquer mais il faut dire que la déception était cruelle!

* * *

Il arrive que Yaḥyā Ḥaqqī ne se contente pas de se railler lui-même. L'expérience qu'il a accumulée, son existence quotidienne, ses souvenirs de lectures et de voyages mettent à sa portée des cibles bien plus imposantes, entités à majuscules, idoles qu'il entreprend de déboulonner de leur piédestal en un tournemain.

Parlant de la Médecine, le voici qui prend le contrepied de l'opinion communément admise selon laquelle les progrès de cette science ont été décisifs à partir du moment où le médecin a cessé d'être considéré comme sorcier. Médecine et pharmacie ont été désacralisées certes, mais où réside l'avantage?

> « Jadis l'homme était soigné comme une âme sans corps. Quand la médecine s'est séparée de la magie, il a été soigné comme un corps sans âme. A mon avis c'est la chute da la demi-vérité au demi-mensonge » [2].

La courte démonstration qui précède cette jolie formule est assez cocasse pour entraîner l'adhésion. D'ailleurs l'écrivain nous a montré, dans une autre œuvre [3], que la magie n'est pas absente des rapports existant aujourd'hui entre le praticien et son patient :

> « Le médecin m'avait dit : « Revenez dans quinze jours ». Je le remerciai en mon for intérieur car je sentais bien — même s'il disait cela à la plupart des gens — que mon mal n'était pas aussi grave que je le craignais, qu'Azrael ne me tomberait pas dessus à l'improviste. N'avais-je pas reçu l'assurance de deux semaines de vie? Or c'est la mort non la maladie qui me préoccupe. S'il pouvait me dire la même chose à chaque consultation — et d'ailleurs il ne manquerait pas de le faire! — j'obtiendrais la vie à tempérament, comme tout ce que l'on se procure de nos jours ».

[1] *Dam'a*, 100. — [2] *Fikra*, 71. — [3] *'Antar*, 147.

AnIsl 11 (1972), p. 351-365 Charles Vial
Yaḥyā Ḥaqqī humoriste.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

A l'époque actuelle l'Administration est reine. Bon gré mal gré il nous faut bien accepter les servitudes qu'elle nous impose. Yaḥyā Ḥaqqī lui, ne veut pas avoir affaire aux banques et il a vécu longtemps dans la petie ville de Damanhūr sans se soucier de savoir s'il y en avait une. Il nous explique ses raisons :

> « Je suis de ceux que les files d'attente rebutent et qui se sentent perdus et mal à l'aise devant ces guichets imperméables à la voix sinon à la vue, dont l'ouverture minuscule ne permet d'autre mouvement à la main que le glissement furtif du pick-pocket, le geste honteux du mendiant ou la charge vorace du milan » [1].

Les règlements de la sacro-sainte administration sont souvent décidés loin des lieux où ils doivent être appliqués. Le « public » chargé de s'y conformer ne dispose pas de l'information qui lui permettrait d'en comprendre le bien-fondé. Tawfīq al-Ḥakīm nous avait déjà montré dans ses *Yawmiyyāt* combien étaient absurdes pour des paysans analphabètes les condamnations qu'il était appelé à prononcer, sous le seul prétexte que nul n'est censé ignorer la loi. Yaḥyā Ḥaqqī nous rapporte la réaction similaire d'un de ces fellahs à qui il est demandé de piquer leurs volailles contre le choléra :

> « — Ah mon Bey! On aura tout vu! Voilà qu'on pique les poulets maintenant!... Un poulet c'est un homme ou quoi? L'année dernière on m'a fait une piqûre, je suis resté sur le flanc pendant une semaine. Alors un poulet, vous vous rendez compte? ... misère de moi! » [2].

Ces sociétés en mutation où passé et présent coexistent ou se superposent sans s'exclure constituent une mine inépuisable pour l'observateur malicieux :

> « Je me rappelle ce notable de Tripoli d'Occident qui, lui aussi, voulait voir son nom imprimé. N'exerçant aucun métier et ne sachant donc quoi mettre à la suite de son nom sur sa carte de visite, il résolut finalement d'écrire : « Abonné au journal *Le Courrier de Tripoli* » [3].

La société de son propre pays fournit à Yaḥyā Ḥaqqī bien des occasions d'exercer sa verve. Tout a été dit sur les « fils de famille » de l'Ancien Régime, on a stigmatisé leur oisiveté, leur inutilité. En quelques lignes notre écrivain renouvelle le genre

[1] *Fikra*, 188. — [2] *Ḥallīhā*, 136. — [3] *ʿAntar*, 173.

AnIsl 11 (1972), p. 351-365 Charles Vial
Yaḥyā Ḥaqqī humoriste.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

en nous présentant l'un de ces *awlād al-ḍawāt,* petit rentier qui n'a jamais rien fait de ses dix doigts et qui, malgré sa pauvreté, passe pour un notable dans sa ruelle :

> « C'était un des héritiers d'héritiers d'héritiers qui s'étaient naturellement appauvris d'une génération à l'autre, et étaient devenus pareils à ces animaux de l'espèce amphibie qui, n'étant ni d'ici ni de là, sont d'autant plus rapidement appelés à disparaître » [1].

L'autre protagoniste de cette nouvelle — le narrateur — constitue un spécimen diamétralement opposé : c'est un manœuvre typographe qui aspire à la respectabilité du fonctionnaire. Il a droit à une caricature, symétrique de la précédente :

> « Enfin j'avais réalisé ce souhait que je nourrissais depuis si longtemps, qui m'empêchait de dormir et me faisait perdre le goût du boire et du manger. Je voulais échapper à ma condition de travailleur à la journée pour rejoindre la classe des Effendis, ceux qui ont un traitement mensuel! En ai-je usé des chaussures, attrapé des ampoules, prodigué des courbettes, dépensé de la salive — épargnez-moi les détails — avant de parvenir au but! Enfin j'étais huissier dans un ministère! » [2].

Le souci du standing tient fort au cœur des gens simples, en particulier lorsqu'il s'agit de mariage. Un brave garçon s'emploie à trouver des prétendants pour ses deux sœurs; il se rend compte que ses efforts demeureront vains tant qu'elles et lui habiteront la maison que leur ont léguée leurs parents, dans une ruelle peu reluisante. Il brade donc tout ce qu'il possède pour pouvoir acheter un appartement — minuscule certes mais situé à Garden City :

> « Dès que je pénétrai dans l'immeuble le portier se leva : un Nubien imposant comme un saint d'icône, d'une dignité toute patriarcale. En me dirigeant vers l'ascenseur après un perron recouvert d'un tapis et décoré de pots de fleurs, en entendant le gérant présenter : « Ici, *l'entrée,* là *l'office* » [3], je me sentis tout aise et je me dis : « Le filet est maintenant en place, il ne reste plus qu'à attendre patiemment, en nous en remettant à Dieu » [4].

[1] *Qindīl,* 60. — [2] *Qindīl,* 71. — [3] Les mots en italiques sont transcrits du français. — [4] *Qindīl,* 80.

AnIsl 11 (1972), p. 351-365 Charles Vial
Yaḥyā Ḥaqqī humoriste.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Quand il joue les censeurs notre humoriste préfère aux longs développements l'allusion maligne qui ridiculise. Pourquoi s'attarderait-il, par exemple, sur les raisons qui ont entraîné la répudiation d'une de ses héroïnes? Chacun sait que

> « . . . grâce à Dieu le moins cher des actes légaux en Egypte est un acte de divorce. Voilà un bel avantage qui, espérons-le, n'attirera pas l'attention de notre ministre des Finances » [1].

De même il a tôt fait d'exprimer le mépris que lui inspire le verbiage de certains écrivains. S'ils ne veulent pas respecter la langue et leurs lecteurs, s'ils s'entêtent à écrire pour ne rien dire, il proposera aux imprimeurs de ne donner que le premier mot de chacune de leurs phrases, ce qui « fera gagner beaucoup de temps et de caractères » [2].

Mais lorsque le sujet qu'il aborde lui semble en valoir la peine ou lorsqu'il l'inspire particulièrement, il n'hésite pas à se montrer prolixe. Ainsi le voilà qui part en guerre contre ce qu'il estime être le défaut majeur de ses compatriotes : la *ğad*ᶜ*ana* c'est-à-dire le sentiment d'être plus fort et plus malin que les autres, en foi de quoi on s'arrogera le droit de s'affranchir de toute discipline. Dès lors ce qui est routine et efficacité en Europe devient aventure et poésie au bord du Nil... même la conduite d'un tramway!

> Le traminot de Berlin est « un homme massif, debout dans une immobilité de statue. Il faudrait au moins une bombe pour l'émouvoir. Il regarde la voie sans se détourner jamais. . . , n'ouvre pas la bouche — peut-être est-il muet? — ; il ne tourne sa manette que lorsque c'est nécessaire et d'un geste mesuré. Est-il une partie de la machine ou la machine constitue-t-elle un prolongement de son propre corps? »
>
> Son collègue égyptien, lui, est beaucoup plus pittoresque : « . . . il aime à jouer avec cette manette . . . il la manœuvre tel un enfant devant son moulin à crécelle . . . Même la cloche il l'actionne alors que la voie est libre, sur un rythme à un temps, tout comme le marchand de jus de réglisse » [3].

Ne nous y trompons pas! Derrière cette charge se cache — à peine — beaucoup d'affection. En même temps qu'il dénonce de tels errements l'écrivain ne peut s'empêcher de leur trouver bien du charme. Il aime son pays tel qu'il est, accepte ses

[1] *Umm*, 73. — [2] *Naqd*, 19. — [3] *ᶜAntar*, 153-154.

AnIsl 11 (1972), p. 351-365 Charles Vial
Yaḥyā Ḥaqqī humoriste.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

compatriotes avec leurs défauts tout comme l'Ismāʿīl de *Qindīl Umm Hašim* au retour de sa cure d'européanisation. Le censeur reste souriant parce qu'il est *ebn al-balad,* c'est-à-dire un Titi cairote que la pagaie amuse, un *aficionado* de la *ǧadʿana.* Au fond il supporterait mal d'être pris au mot et de se voir condamné à vivre réellement au XX^e^ siècle. Regardez dans *Ṣaḥḥa al-nawm* comme l'Egypte d' « hier » séduit — avec ses malheureux, ses chômeurs, ses ivrognes — alors que celle d' « aujourd'hui » — en proie à la modernisation, à la planification, à la bureaucratisation — rebuterait presque.

* * *

Son humour, au demeurant, ne saurait se borner à la moquerie, à la raillerie. Avant d'être une arme il constitue une disposition naturelle, une sécrétion spontanée. Il domine son art et commande aussi bien l'organisation de sa narration que sa vision des êtres et des choses.

On en veut d'abord pour preuve les titres de deux nouvelles. L'un [1], emprunté au folklore égyptien, désigne un jeu de cartes très populaire, mais acquiert en outre ici la valeur de signal magique et d'articulation dans le déroulement des faits. Un homme rentre chez lui, un soir, en ruminant de sombres pensées : il est persuadé d'avoir gâché sa vie tant professionnelle que conjugale; il souhaiterait que tout cela n'eût pas été. Un envoyé du diable s'engage à lui donner satisfaction, à lui permettre de revenir dix ans en arrière en échange de dix ans de sa vie. Marché conclu. Son vœu se réalise au moment où, engagé dans une partie de *conquin* avec sa femme il lève sa carte en prononçant le *kun* victorieux. Il ne peut terminer la formule car le voilà transporté dans ce cadre qu'il avait souhaité, exerçant l'autre métier, ayant à ses côtés l'autre compagne... et touchant au fond du désespoir lorsqu'une partie symétrique de la précédente le voit faire le même geste et dire le même mot. Le visiteur diabolique réapparaît alors et lui apprend que ces dix ans sacrifiés représentaient tout ce qu'il lui restait à vivre. En un éclair « l'autre » existence lui est apparue comme un cauchemar et il meurt heureux dans les bras de sa femme soudain parée de toutes les qualités. Le sens de l'allégorie est parfaitement clair mais remarquons combien l'artifice est ingénieux : d'un mot banal ont été tirés deux modes de « l'existence » : le *fiat* (*kun*) et la réalisation (*kān*).

[1] *Kun ... kān,* in *Qindīl,* 87-103.

AnIsl 11 (1972), p. 351-365 Charles Vial
Yaḥyā Ḥaqqī humoriste.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

En intitulant « La tortue vole » [1] un autre récit du même recueil, Yaḥyā Ḥaqqī annonce son intention de nous divertir par un conte drôlatique et non de faire une satire sociale. Le titre — comme l'idée — lui vient d'un apologue de *Kalīla wa-Dimna* où l'on voit une tortue remorquée dans les airs par deux canards. Comme l'animal de la fable tombe après ce vol merveilleux, le rentier de cette histoire connaît la ruine après avoir cru trouver dans le tumulte des prétoires un sens à sa vie jusqu'alors vouée à l'ennui.

La fantaisie n'exclut pas la rigueur. Celle-ci apparaît chez notre conteur lorsqu'il bâtit son histoire autour d'un thème dont il a éprouvé la vertu comique. Celui du chasseur chassé ou du malin berné a sa préférence. On en trouve une illustration dans une courte nouvelle [2] où le héros, objet de la tendre sollicitude de sa jeune bonne, craint que sa femme n'en prenne ombrage; il croit avoir eu une idée lumineuse le jour où il engage un chauffeur « beau comme Rudolph Valentino » et essaie de le jeter dans les bras de la bonne; mais le bellâtre s'enfuit avec ... sa femme — et la voiture. Ailleurs [3] un jeune homme estime de son devoir de chercher à marier ses deux sœurs; il lie connaissance avec des voisins d'immeuble mais le sort veut qu'ils aient ... une fille : c'est donc lui qui se mariera.

Le mariage, on le devine, se prête à ce genre de situation. Dans un autre récit [4] un célibataire décide d'en finir avec la vie de garçon; un ami lui vante une de ses jeunes parentes et s'engage à la lui montrer au cinéma où ils feindraient de se retrouver par hasard. Au jour et à l'heure fixés notre homme entre dans la salle et découvre qu'il est attendu de pied ferme : la mère est là, elle aussi, et le dévore des yeux pendant les présentations. La projection du film commence :

> « La jeune fille, comme hypnotisée, ne tournait la tête ni à droite ni à gauche tandis que sa mère, atteinte d'un subit torticolis, conservait la tête bloquée vers lui » [5].

Les rôles sont bien inversés et le chasseur est devenu « la proie escomptée ». La fin de l'histoire nous fournit un nouveau traitement du thème : la « marieuse », à qui le jeune homme s'est adressé en désespoir de cause, finit par le séduire bien malgré elle et, en acceptant de l'épouser, reconnaît son échec professionnel.

[1] *al-Salaḥfa taṭīr*, in *Qindīl*, 59-86. — [2] *Umm*, 100-103. — [3] *Qindīl*, 74-86. — [4] *Umm*, 45-53. — [5] *Ibid.*, 47.

AnIsl 11 (1972), p. 351-365 Charles Vial
Yaḥyā Ḥaqqī humoriste.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Tout nouvelliste humoriste doit s'efforcer d'achever ses courts récits sur une note plaisante. Yaḥyā Ḥaqqī n'y manque pas. Parfois il prend congé d'une pirouette précisément au moment où nous craignons qu'il ne manque sa sortie. C'est le cas de cette histoire dont il est le héros. Déjà juché sur son âne, il s'apprête à quitter un village. Sur le point de faire des adieux très officiels au *ʿumda,* il se sent perplexe : ne devrait-il pas rappeler à son hôte qu'il lui doit de l'argent? La somme est modique, certes, mais s'il ne dit rien l'autre, en paysan rusé, se vantera de l'avoir floué. Son prestige de fonctionnaire est en jeu.

> « Alors passa près de nous une jeune ânesse aux oreilles dressées, aux grands yeux noirs, à la démarche coquine — peut-être était-elle en chasse — Avant que j'aie pu me rendre compte de ce qui se passait mon âne se lança soudain à sa poursuite, me débarrassant du *ʿumda* et de mon cas de conscience » [1].

Mais il arrive aussi que la drôlerie des faits relatés entraîne presque irrésistiblement le bouquet final. Nous sommes au début du siècle. L'Université d'al-Azhar, ayant décidé de faire peau neuve, organise dans le *riwāq al-ʿabbāsī* une soutenance de thèse. Le sujet alléchant (« L'économie politique dans l'Islam ») a attiré notre éternel flâneur qui a pris place parmi le public. Tout le monde est évidemment déchaussé. Le dialogue s'engage entre le jury et le candidat, un aveugle. Il n'en sort rien de clair, comme si les interlocuteurs « cherchaient dans une pièce obscure une chatte noire à tache blanche ». Soudain retentit l'appel du muezzin à la prière. Sans plus attendre les spectateurs se lèvent dans une grande confusion; alors l'aveugle s'écrie d'une voix angoissée :

> « Hé! vous autres ! Je vous en prie, trouvez-moi mes chaussures et je vous laisse votre diplôme! Dieu n'en a que faire! » [2].

Notre humoriste possède enfin une qualité qui prime toutes les autres : le pouvoir de considérer d'un œil neuf ce qu'il décrit et de l'exprimer avec une simplicité qui n'exclut ni la malice ni l'habileté.

Revenons à cette séance mémorable d'al-Azhar à laquelle il a assisté. A son arrivée la salle (*riwāq*) est vide, à l'exception du candidat qui s'est assis près de la table que le jury occupera, ses chaussures à portée de la main :

> « Je ne sais pourquoi il m'était désagréable de voir le *riwāq* devenir une rangée

[1] *Umm,* 147. — [2] *Damʿa,* 64.

AnIsl 11 (1972), p. 351-365 Charles Vial
Yaḥyā Ḥaqqī humoriste.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de spectateurs précédés par une rangée de chaussures, à moins que les chaussures du candidat aient constitué le levain sur lequel il fallait que la farine se déversât — toujours est-il que je plaçais mes chaussures tout contre les siennes » [1].

Voici le souvenir qu'il conserve du premier chantier naval qu'il ait vu, jadis à Alexandrie :

« Sur le rivage se dressent les carcasses de navires, squelettiques, côtes apparentes comme autant de dindes à la fin d'un banquet égyptien... Soudain la brise marine se charge d'une odeur épaisse, musquée, à la fois désagréable et attirante. On dit que c'est l'iode marin, mais le service municipal des égoûts trouverait peut-être une autre explication » [2].

Les animaux lui ont inspiré des pages admirables. Il serait impossible de citer ici toutes celles qu'il consacre à l'âne [3]. Aussi nous contenterons-nous de ce petit texte sur le chameau que Jules Renard eût certainement apprécié :

« Ce chameau est un seigneur hautain tombé d'une autre planète; il n'a rien de commun avec les autres animaux de ce monde. Quand on le fait agenouiller il gronde, écume puis s'affaisse par paliers successifs en gardant le cou orgueilleusement dressé au milieu de ses ruines » [4].

Le nombre et le niveau sonore des récepteurs de T.S.F. dans les rues commerçantes du Caire ne manquent pas d'attirer l'attention du promeneur :

« Alors que je rentrais chez moi à pied, le poste de radio de l'épicier passa le relais à celui du café qui le transmit à celui du marchand de fruits, de sorte que j'entendais toujours la même chanson et en venais à penser que le chanteur l'interprétait pour moi seul et me poursuivait partout » [5].

Les membres d'une Commission décident de marquer une pause dans leurs travaux. Le serveur du buffet vient leur demander ce qu'ils désirent boire. Saura-t-il effectuer la répartition correctement? Non, malheureusement :

« Il revint et plaça devant chacun des membres ce qu'il n'avait pas commandé. Un mouvement d'échange se dessina autour de la table — d'est en ouest et d'ouest

[1] *Dam'a*, 64. — [2] *Ḥallihā*, 53. — [3] *Ibid.*, 3e partie, 71-90, trad. sous le titre « Défense et illustration du Roussin d'Arcadie », in *Revue du Caire* n° 241, pp. 133-159. — [4] *Ṣaḥḥa*, 57. — [5] *Fikra*, 89.

AnIsl 11 (1972), p. 351-365 Charles Vial
Yaḥyā Ḥaqqī humoriste.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

en est — après que chacun de ceux qui avaient commandé du café ait éprouvé d'une lampée sa teneur en sucre » [1].

Toute l'œuvre de notre auteur est émaillée d'expressions, de phrases brèves et cocasses. Il assure avoir entendu certaines d'entre elles et les rapporter sans changer un iota, telle la réponse savoureuse d'un paysan au médecin qui lui demande quel côté lui fait mal :

« — Le côté nord (*baḥri*) » [2].

Mais en d'autres occasions l'élaboration est manifeste et nous vaut des images, des comparaisons qui font mouche comme le montreront quelques exemples.

Pour le véritable amateur de photographie les photos d'identité ne font pas partie de l'art car elles traduisent « une sorte de bégaiement » [3].

Qu'elle est morne cette veillée de fonctionnaires attablés au café!

« Quand ils en venaient à parler, c'était uniquement de travail, services, échelons — comme les chameaux qui ruminent le soir ce qu'ils ont mangé pendant la journée » [4].

On se délecte à voir certains personnages finement croqués :

« Il avait un ventre en barrique de jus de réglisse et c'est sans doute pour rétablir l'équilibre qu'il rejetait son tarbouche vers l'arrière » [5].

Dame Zulayḫa — que nous connaissons déjà — tient à se marier « bien qu'elle approchât — tant par devant que par derrière — de la cinquantaine ». On nous permettra de terminer par cette avare Gahizienne : les voisins chez qui elle se rend régulièrement lui disent leur étonnement de la voir emporter si souvent des vieux journaux. Elle énumère tous les avantages qu'une personne avertie peut en tirer puis ajoute d'un air malin :

« — Le papier journal peut servir encore à bien d'autres usages.

« Je ne compris pas alors ce qu'elle entendait par là. A Dieu ne plaise que la dévote Dame Zulayḫa se fût européanisée à ce point! ».

[1] *Dam'a*, 68. — [2] *Umm*, 83. — [3] *Umm*, 61. — [4] *Qindīl*, 88. — [5] *Umm*, 72.

AnIsl 11 (1972), p. 351-365 Charles Vial
Yaḥyā Ḥaqqī humoriste.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

* * *

Il est toujours présomptueux de prétendre analyser le mécanisme du rire. Nous avons voulu seulement montrer ici que Yaḥyā Ḥaqqī s'efforce moins d'appliquer des recettes — choix de thèmes, recherche de la *nukta* si prisée en Egypte — que de donner libre cours à sa fantaisie. Avec Charlie Chaplin, auquel il ressemble d'ailleurs physiquement, il a en commun de se placer lui-même sous le projecteur d'une raillerie bon enfant — alors que celle d'al-Mazini était grinçante. Il nous entraîne à sa suite dans une promenade pleine d'imprévu. Le spectacle du monde, il le regarde en gamin émerveillé et s'en amuse en homme de goût qui a horreur des phrases toutes faites, de la « littérature en boîte » que Tawfīq al-Ḥakīm dénonçait. Volontiers truculent, son art est surtout fait de délicatesse, de poésie. Il peut arriver que sa naïveté se mue en ruse, que son coup de patte égratigne, mais assurément il ignore la méchanceté. C'est qu'il aime la vie et sa joie de vivre se confond, pour notre bonheur, avec sa joie d'écrire.

BIBLIOGRAPHIE

Liste des ouvrages de Yaḥyā Ḥaqqī cités. Tous ont été édités au Caire. Ceux dont on a traduit certains passages sont précédés de l'abréviation donnée en note.

— *Qindīl* : *Qindīl Umm Hāšim*, 2e éd. Dār al-maʿāref (*Iqraʾ* n° 18), 1954.
— *Ṣaḥḥa* : *Ṣaḥḥa al-nawm*, al-maṭbaʿa al-namūḏaǧiyya, 1954.
— *Umm* : *Umm al-ʿawāǧiz*, al-Kitāb al-ḏahabi, Dār Rūz al-Yūsuf, 1955.
— *Dimaʾ wa-ṭīn* : Dār al-maʿārif (*Iqraʾ* n° 153), 1955.
— *Ḫallīhā* : *Ḫallīhā ʿalā Allāh*, Kutub li-l-ǧamīʿ, 1959.
— *Fikra* : *Fikra fa-btisāma*, Dār al-ʿUrūba, 1962.
— *ʿAntar* : *ʿAntar wa-Ǧūliyāt*, Dār al-ʿUrūba, ss. date.
— *Naqd* : *Ḫaṭawāt fī-l-naqd*, Dār al-ʿUrūba, ss. date.
— *Damʿa* : *Damʿa fa-btisāma*, al-Kitāb al-ḏahabī, Dār Rūz al-Yūsuf, 1965.

AnIsl 11 (1972), p. 351-365 Charles Vial
Yaḥyā Ḥaqqī humoriste.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net